



# Critiques | Littérature

## Routard d'un été lointain

Subrepticement, les années 1970, avec leur lot de vécu personnel et passionnel, sont devenues « de l'Histoire ». Une distanciation qui profite à l'analyse, mais qui désincarne son objet. Entre les deux, le roman d'Einar Mar Gudmundsson (né en 1954), son deuxième traduit en français après *Les Rois d'Islande* (Zulma, 2018), tente une synthèse : profiter de la distance temporelle pour mieux cerner la période, recréer l'ambiance en puisant dans ses propres souvenirs de jeunesse. En résulte une narration capricieuse et fébrile, une sorte de recherche du temps perdu doublée d'une quête de l'espace perdu : Athènes, Rome, Paris... Et la Norvège, où le narrateur s'était rendu le temps d'un été, sans but précis, si ce n'est de « devenir écrivain ». A présent, il y revient en pensée, au gré de rencontres fortuites avec ses amis d'antan. Il revit sa jeunesse, avec l'omniscience de celui qui, commençant une histoire, en connaît déjà la fin.



*Un été norvégien* est l'instantané, tout en mouvement, d'une génération en quête d'action, proie facile d'égarements idéologiques, crédule et irresponsable, désarmante dans sa bonne foi. Emporté par ce tourbillon, le lecteur respire à pleins poumons l'air d'une époque qu'il n'a peut-être pas connue. ■

ELENA BALZAMO

► *Un été norvégien* (Passmyndir),

d'Einar Mar Gudmundsson, traduit de l'islandais par Eric Boury, Zulma, 336 p., 21 €.

# Forever young

Avec l'Islandais **Einar Mar Gudmundsson**, on part pour un trip au cœur de la jeunesse. Aussi joyeux que mélancolique.

PAR DAMIEN AUBEL

**D'**amour et d'eau (ou plutôt de bière) fraîche, mais aussi de dépaysement. Voilà de quoi vit Haraldur durant l'été 78. L'errance insouciant et l'appel irrésistible de l'ailleurs, les transports du coup de foudre : le jeune Islandais, étudiant en lettres et aspirant poète, les trouvera en Norvège, en Sicile, en Grèce. L'amour et la route : les deux grands mythes princes de la jeunesse.

Empruntant aux mémoires et aux récits de voyage leur dédain pour la terne linéarité, le roman slalome aussi capricieusement que joyeusement de digression en flash-back. Un Haraldur plus âgé, mûri mais pas aigri pour un sou, tire événements et personnages des placards d'une mémoire plus ou moins incertaine, les remise temporairement, les ressort alors qu'on n'y pensait plus. Voici Jonni, hâbleur et grand conteur devant l'éternel, qui le rejoint à Oslo, comme un Doppelgänger éthylique et musicien. Voici Bjarni, le poète dont l'appartement est ouvert à tous les vents. Et Inga, radieuse, qui illumine tout, douce déesse de l'amour. La liste serait longue, notre Haraldur-Ulysse multipliant les rencontres au fil de son séjour à Oslo avant de partir pour le Sud, Taormine et Syracuse avec Inga. Mais il ne s'agit jamais de simples figurants. Les uns sont hauts en couleur, d'autres nimbés d'un mystère à mi-chemin entre la mystification et la légende. C'est une vraie mythologie personnelle que décrit Haraldur. La constellation de héros ou de créatures plus ou moins insolites que se forge un jeune homme au tempérament poétique, et qui peupleront son imaginaire.

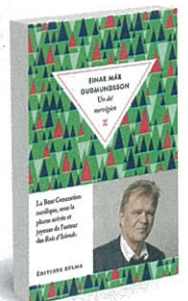
Haraldur alterne, toujours sur le même mode doucement anarchique, effusions lyriques (Oslo ensoleillée, le concert des oiseaux dans les montagnes) et notations lucides, voire douloureuses : pages poignantes sur la gauche italienne de la fin des seventies, dont les idéaux se diluent dans la drogue et la parano. Car cette jeunesse ne vit pas dans le ciel éthéré des fables : elle est politisée, ultrapolitisée même. Défilent tous les jalons de la contestation et de l'engagement comme une

autre mythologie de la jeunesse, politique celle-ci. Figures culturelles tutélaires : les Situs, les Pistols, Dylan. Ferveur militante, brouillonne, de gauche, comme l'évocation, au début des années soixante-dix, des manifs contre les États-Unis en Islande. Haraldur ne se leurre pas, ce temps est passé. Et ce dès 1978, alors que sa jeunesse est loin d'être révolue, et qu'il vit son été norvégien. Mais ni nostalgie, ni apostasie. Lorsqu'il raconte cet âge mythique, où rien ne semblait pouvoir brider l'euphorie révolutionnaire, Einar Mar Gudmundsson sait mêler la clairvoyance à l'exubérance de l'engagement.

Mais Haraldur est d'abord poète. Et son panthéon est autant, plus même, celui des lettres que de la révolution. Le roman baigne dans la littérature. Conversations enfiévrées, sincères et grandiloquentes à la fois, sur la poésie. Grands écrivains toujours à portée de mémoire pour apprécier un événement ou décrire une rencontre : Malraux, Laxness et des dizaines d'autres forment le substrat de ce voyage, qui est aussi un voyage à travers les livres. Avec, au centre, soleil noir, éblouissant et complexe, fascinant et révoltant, Knut Hamsun, véritable bréviaire d'Haraldur. Comme si le jeune poète n'allait pouvoir devenir véritablement écrivain qu'en s'appropriant, pour le digérer et le surmonter, un mythe de la littérature.



**UN ÉTÉ NORVÉGIEN**  
Einar Mar Gudmundsson, traduit de l'islandais par Eric Boury, Zulma, 336 p., 21 €





## CULTURE

### LIVRES

#### UN ÉTÉ NORVÉGIEN

d'Einar Már Guðmundsson (*Zulma*)

Des idéaux plein la tête, Haraldur et Jonni, 20 ans, prennent la route en 1978, direction la Norvège, l'Italie, la Grèce, puis Paris. Malgré les petits jobs éreintants, les désillusions politiques et le peu de sous en poche, les deux Islandais remplissent leur cœur de souvenirs au fil de leurs rencontres. En explorant, avec un sens du récit original, l'excitante bascule de l'adolescence à l'âge adulte, l'auteur nous fait voyager dans l'espace et dans le temps. Un roman initiatique universel. H. R.

